Gian Luca POTESTÀ, Le dernier Messie. Prophétie et souveraineté au Moyen Âge

Traduit de l'italien par Gérard Marino, Paris, Les Belles Lettres, 2018, 262 p.

Régis Dericquebourg

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/45119>
DOI : 10.4000/assr.45119
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018
Pagination : 346-348
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Régis Dericquebourg, « Gian Luca POTESTÀ, Le dernier Messie. Prophétie et souveraineté au Moyen Âge », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 12 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/45119> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.45119>

Ce document a été généré automatiquement le 12 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Gian Luca POTESÀ, Le dernier Messie. Prophétie et souveraineté au Moyen Âge

Traduit de l'italien par Gérard Marino, Paris, Les Belles Lettres, 2018, 262 p.

Régis Dericquebourg

RÉFÉRENCE

Gian Luca POTESÀ, Le dernier Messie. Prophétie et souveraineté au Moyen Âge. Traduit de l'italien par Gérard Marino, Paris, Les Belles Lettres, 2018, 262 p.

- 1 Les millénarismes chrétiens contiennent des supputations sur le retour du Christ et le rétablissement du paradis terrestre. Elles portent sur sa date, sur ses modalités, sur les événements de la vie terrestre qui le précèdent. Des prophètes ont tenté d'apporter des réponses en commentant les Écritures vétérotestamentaires et néotestamentaires, en particulier l'Apocalypse de Jean et le livre de Daniel. Pour l'auteur, reprenant Grégoire Le Grand, il s'agit bien de prophètes car dans ses vues, ces derniers sont aussi des interprètes. Le livre de G. L. Potestà porte sur le second point : les modalités du retour, puisqu'il examine un grand nombre d'Écrits prophétiques médiévaux concernant l'enchaînement des événements à la fin des temps. Dans ceux-ci, la prophétie, l'Écriture apocalyptique et la propagande sont mêlées (p. 9). Comme chez les millénaristes actuels de type jéhoviste, ils servent la propagande pour le christianisme puisqu'ils espèrent que l'imminence de la fin des temps attirera des disciples, voire produira un réveil religieux. Mais pour l'auteur, ils servent aussi d'autres propagandes. Le *vade-mecum* de la prophétie est de comprendre l'histoire grâce aux Écritures et de déchiffrer les Écritures grâce à l'histoire avec l'idée que la connaissance du plan divin progresse car à la fin des temps (qui est là) tout sera révélé. Les Témoins de Jéhovah actuels ne disent pas autre chose quand ils justifient leurs échecs prophétiques et leurs remaniements

doctrinaux en disant que la lumière va croissant selon la métaphore de la connaissance des Écritures qui progresse grâce à Dieu. Un des points de rencontre entre la prophétie et l'histoire est la désignation de « l'empereur » des derniers temps, de l'antéchrist, du Fils de la perdition et du *katechon* (celui qui retient l'antéchrist avant qu'il n'affronte le Christ en un combat d'où celui-ci sortira victorieux). Norman Cohn soulignait cette recherche du Monarque des derniers temps dans le prophétisme apocalyptique médiéval dans son livre *Les fanatiques de l'apocalypse* (Paris, 1983). L'auteur le signale, mais en sa qualité d'érudit connaisseur des écrits prophétiques médiévaux et critique de leurs commentaires présente un panorama chronologique dont le fil rouge est l'interprétation politique qui les imprègne. Pour lui, ils ne relèvent pas tant de la théologie prospective que de la propagande politique.

- 2 Citons d'abord quelques-uns des Écrits qu'il commente : *Le roman syriaque de Julien* (502-532), *Le chant d'Alexandre* (629-636), *La vaticination de Constant* (630), *L'Apocalypse du Pseudo-méthode* (691-692), *L'apocalypse d'Edesse* (682), *La lettre des douze apôtres* (viii^e siècle), *Les oracles de Léon* (xe siècle), *La sibylle Tiburtine* (vers x^e siècle) et sa version remaniée la *Sibylle de Côme* (1090), *De gemma animae* (1195), *Historia Regum Britannia* (1138), *La lettre du prêtre Jean* (1146, 1177), *La vita Merlini* (1148), *Le Panthéon* (1190), *Le Carolinus* (1195-1196), *Le livre de Clément* (1221), *La Sibylle Erythrénne* (xiii^e siècle), *L'Elicidarum* (xii^e siècle), *L'Oracle des cardinaux* (1287). Ce ne sont que quelques exemples de cette littérature abondante, que l'on a retrouvée et qui est examinée par l'auteur. Pour ce dernier, ces livres dérivent les uns des autres, modifiés selon les circonstances. On trouve dans cette constatation un des buts du livre : « Le présent livre retracera la genèse et les premiers développements des principales rhétoriques messianiques médiévales qui au cours de leur évolution croisent celles où toutes prennent naissance » (p. 17). En somme, il y aurait un archétype du commentaire de l'Apocalypse qui se transforme en fonction des contingences militaires, politiques et ecclésiastiques (p. 18). Par exemple, *La vaticination pour le nouvel Alexandre* est une propagande pour Héraclius qui s'appuie sur Daniel, 2,44 (p. 21) ; *La vaticination de Constant* est une propagande pour Constant II à qui est attribué un projet de christianisation universelle. Ce monarque serait le *katechon*. Au plan politique, Constant ne pouvait qu'en tirer une gloire. *La vaticination de Constant* aurait été l'archétype littéraire et doctrinal destiné à devenir le fondement de la légende du dernier souverain (p. 29). On trouverait une filiation qui va de la Légende syriaque d'Alexandre à la Vaticination de Constant, laquelle aurait inspiré le pseudo-Méthode (p. 31). La vaticination de Constant met en scène le combat de la Chrétienté contre les musulmans avec la reprise de Jérusalem et du Golgotha où le souverain dépose sa couronne, sur la croix que les guerriers viennent d'élever. La mission du souverain s'achève là. Il y eut des remaniements au fil des écrits : le Mont des Oliviers se substitua au Golgotha et par la suite Rome à Jérusalem.
- 3 En sa qualité de spécialiste de ces prophéties, G. L. Potestà discerne les faux, c'est-à-dire les écrits faussement attribués à des auteurs qui firent autorité. Pour les sociologues, ce rétablissement de la vérité est louable mais un écrit « faux » reste un fait « vrai » dans la mesure où il est déterminé par des conditions socio-historiques et où il est une interprétation du présent en vue de produire de l'action collective (engager un souverain à la croisade ou légitimer une dynastie régnante ou rivale dans une lutte pour la domination). Ainsi, on vit apparaître les mauvais et les bons souverains (comme dans l'Oracle de Léon, un faux qui arrive en Occident en 1274), les bons et les mauvais papes selon leur alliance avec tel ou tel souverain. Les écrits prophétiques renvoient

aux conflits en cours et leurs auteurs sont les instruments au service d'un camp. Ainsi Charlemagne devient la figure de l'empereur saint (canonisé en 1165) pour avoir mis le bras séculier au service de la Chrétienté ; et c'est ce qui profita à Philippe Auguste, auréolé d'une prédiction qui en faisait un second Charlemagne. L'Oracle des cardinaux (1287), adaptation de l'Oracle de Léon servit la famille d'Anjou pour contrer l'élection d'un pape lié à la famille rivale des Aragonais. L'Oracle de Léon inspira le *Genus nequam* dans la lutte entre les papes. Dans les versions tardives, l'apologie d'un pape remplaça celle d'un monarque, car selon une nouvelle version de la fin des temps, il appartiendrait au pape de clore l'histoire et de laisser le Christ rétablir le paradis terrestre. L'auteur rappelle que l'Église catholique a mis fin à ces supputations en 1870, date à laquelle la congrégation de l'Index a commencé à condamner les écrits apocalyptiques (p. 151). Au XIX^e siècle, ces écrits fleurirent sur le terreau des sectes protestantes à la suite de Miller. Au XIV^e siècle, la figure du justicier social, tribun du peuple qui revendique une mission reçue du Saint-Esprit pour rétablir l'ordre, la paix et l'équité apparaît, comme chez Cola de Rienzo qui reprend des idéaux républicains et communaux forgés au XIII^e siècle. Cela évoque la guerre des paysans (1524-1526) dont F. Engels a traité.

- 4 En conclusion, l'auteur revient sur le messianisme. Celui-ci serait issu d'une tradition juive où la rédemption est un événement public et historique (Scholem), à la différence de la rédemption chrétienne qui est invisible et spirituelle puisqu'elle a lieu dans l'âme et dans l'univers de l'individu et qu'elle ne correspond pas nécessairement à un changement extérieur. Dans le judaïsme, le messie peut être une institution, on parle alors de messianisme sans messie.
- 5 On ne peut que saluer l'érudition de l'auteur. Mais au-delà, les sociologues des religions y trouveront une illustration de ce qui fonde leur analyse des écrits théologiques, à savoir trouver en eux à la fois les conditions sociales qui les déterminent, les enjeux sociaux qu'ils reflètent et les actions collectives qu'ils produisent. Ce livre est utile à ceux qui s'intéressent aux millénarismes passés mais aussi actuels, pour lesquels ils trouveront une base comparative.